

Je la regardais de nouveau. Elle semblait aspirer toute la lumière de la bougie vers elle. Elle avait augmenté son égo. Au début, elle était restée humble comme toutes ses collègues, mais au fur et à mesure des minutes, j'avais bien senti qu'elle était différente. Comme je l'avais mentionné plus haut, elle m'avait éblouie plus que les autres. Ce blanc si pur devenait au fur et à mesure beaucoup plus intense. Il m'enivrait, il s'emparait de moi. Cette pureté voulait communiquer avec moi, elle me parlait. Je voyais derrière elle, toutes ces pages que j'avais noirci. Et alors, tandis que cette armée se tenait devant moi, je ressentais tout l'horreur de mon crime. Avec ma plume j'avais sali que dis-je, terrasser des pages et des pages de leur incroyable pureté. Et maintenant, par l'intermédiaire de cette feuille, elles venaient réclamer vengeance. En même temps, en y repensant, mon crime était atroce, j'avais écrit sur cette pureté, j'avais noirci ce blanc si merveilleux. J'avais lâché mon stylo car ma main tremblait. Je me sentais rempli tout à coup de regret comme si le poids de la conscience venait m'envahir. Combien d'écrivains s'étaient retrouvés dans la même situation que moi? Sans doute aucun. J'étais seul à me soucier de cette page blanche, seul à penser que le fait de poser du noir sur cette dernière la tuait à petit feu à mesure que j'écrivais.

Je viens de faire un énième tour de ma chambre, la bougie éclaire à peine cet espace pourtant si petit. Pourtant malgré cette faible lumière, j'ai l'impression que le destin joue de moi. En effet, la seule surface illuminée est cette feuille. Cette feuille blanche posée sur ma table. Comme je déteste cette feuille. Elle est au milieu de ce meuble et semble se moquer de moi, elle rigole de l'absence d'encre sur elle. Pourtant d'habitude l'inspiration vient toute seule, en quelque instant me voilà dans mon imaginaire, les idées fusent, mes personnages, mes décors vivent dans ma tête. Mais là... rien. C'est quand même incroyable cette inaptitude à écrire. Est-ce le stress, l'obligation d'écrire? Non, plus le temps passait et plus l'évidence me venait.

C'était sa faute. Elle m'avait nargué depuis le début. À peine étais-je installé sur ma chaise que déjà je sentais ses moqueries. Sa blancheur extrême jouissait d'un incroyable mépris pour mon être. Elle semblait douter de mes facultés d'écriture et à chaque fois que j'esquivais un mouvement afin de commencer, ce blanc si puissant venait à moi et frappait mon esprit. Plus je la regardais et plus je la détestais. Et étrangement plus je la détestais, et plus je l'aimais. Je sursaute de ma chaise et me détourne des yeux de cette pure créature. Comment une telle pensée peut-elle me venir? Non, je devais simplement être fatigué voilà tout. Je n'avais plus la notion du temps. À force de passer tant de minutes sur cette satané feuille. Il fallait juste que je me pose afin de refaire le vide dans ma tête... Le vide, le vide? Non, comment est-ce possible? Avait-elle pris en otage également ma pensée? En y réfléchissant de plus en plus, tout devenait évident, cette blancheur avait intégré mon cerveau. Cette pureté était maintenant en moi. J'avais peur, peur d'être alors un être vide, vide de tout sentiment, de toute humanité. Quelle horreur, à quoi bon vivre dans ces conditions. Ce blanc était si beau mais également si effrayant. Elle doutait de mes bons sentiments ou plutôt de mes idées. Elle avait peur de n'être qu'une page de plus et que je serais susceptible de la raturer ou pire de la jeter.

C'était vrai que j'avais jeté beaucoup de page avant celle là, mais j'avais senti avant ces événements que mes idées étaient maintenant claires et que j'allais tout écrire d'une traite. Combien a-t-il fallu de destruction de blanc pour arriver à la pureté du noir? Car oui, une fois les idées posées, une fois le texte écrit, le chef d'oeuvre était là. Mais il fallait accepter les sacrifices, du moins, je les acceptais mais qu'en était-il des autres? Avais-je un instant pensé à toutes celles que j'avais sacrifiées sur l'autel de la beauté de l'écriture? Jamais, pas un seul moment, je les avais utilisées comme si elle n'existait pas comme si elle n'était qu'une étape vers la satisfaction ultime. Quel égoïste j'ai pu être. Je tentais de me conforter en me disant que ces brouillons étaient utiles, car j'apprenais de ces erreurs, mais j'avais beau me dire cela. Je revenais toujours à la même conclusion. Ces erreurs auraient pu être évitées si j'avais un temps soit peu réfléchi. Je regardais ma poubelle, elle était pleine de ces feuilles raturées, froissées, déchirées, humiliées. Et là posé sur la table, cette feuille, à bien y réfléchir cette ultime feuille même semblait redouter le même sort. J'étais sûr de moi, de mon oeuvre mais cette assurance allait-elle se relever payante. La fluidité de mes idées allaient-elles se retrouver sur ce papier? Ou comme à ma grande habitude

allais-je renouer avec la déception de mes écrits et recommencer à réfléchir et ainsi détruire une nouvelle fois cette magnificence du blanc?

Je ne pouvais me résoudre à cette éventualité. Pourtant allais-je être condamner à ne plus rien écrire parce que j'ai peur de salir à nouveau? Je n'étais pas sûr de moi, je n'avais pas envie de faire du mal encore une fois à la beauté. Cette feuille avait autant peur que moi, et pourtant je sentais qu'elle avait envie de participer à mon oeuvre du moins, elle croyait un tant soit peu à mon talent, mais maintenant, j'étais bloqué. Je doutais, je n'avais pas envie de faire encore les mêmes erreurs. Comment me pardonner maintenant que j'avais compris le mal que j'avais fait depuis tant de temps? Tout à coup, je me lève de ma chaise et commence à hurler dans ma chambre, les pensées m'assaillent, la colère m'envahit. Je suis seul avec mes idées et je n'ose plus les mettre en avant. J'ai envie de casser mon cerveau et cet être qui a vécu dans la destruction du beau. Je balance ma chaise et je tape contre les murs. Les larmes commencent accidentellement à couler sur mon visage. Une atterri inopinément sur cette feuille. Je m'arrête et contemple ce massacre que j'ai fait en pleine crise de tristesse. Même la prise de conscience de la douleur et de ma faute ne m'empêchent pas de ne plus être coupable. J'hurle, jusqu'à ce que j'aperçois cinq mot sur la feuille, là où j'ai pleuré.

J'AI CONFIANCE EN TOI